L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 2 AVRIL 1894. — 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 73 rue de Chartres.

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 2 AVRIL 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Hommes d'hier et de demain.

Place aux jeunes! L'Europe politique, depuis quelques années, semble prendre ce mot pour devise. Elle rajeunit avec persévérance son personnel dirigeant. Il y a quelques années elle était gouvernée par un groupe d'hommes d'Etat dont la carrière se perdait dans la nuit des temps et dont l'autorité immémoriale ne paraissait pas plus devoir prendre fin qu'elle n'avait eu de commencement, du moins à la connaissance de la présente génération.

C'était l'empereur Guillaume Ier qui menait le chœur. A côté de lui, un robuste septuagénaire, le prince Bismarck, qui prenait un certain air de jeunesse de son association avec des nonagénaires comme Moltke et son impérial maître. La Russie avait perdu, il y avait peu de temps, le prince Gortschakof dont les souvenirs diplomatiques remontaient au congrès de Vérone.

En Italie, Deprétis, *le petit vieux de Stradella*, comme on disait plus familièrement que respectueusement, présidait au triomphe temporaire des gauches et à la désorganisation des partis. Enfin, en Angleterre, M. Gladstone, depuis soixante-deux ans au service de son pays, premier lieutenant de sir Robert Peel il y a déjà cinquante-trois ans, chef du gouvernement il y a un quart de siècle pour la première fois, remplissait avec une ardeur juvénile les écrasantes fonctions de premier lord de la trésorerie et de leader de la Chambre des communes et engageait avec la confiance d'un homme auquel sont permis les longs espoirs et les vastes pensées une entreprise de longue haleine.

Le Saint-Siège a toujours recruté parmi ceux qui ont déjà un pied dans la tombe les politiques et les diplomates qui administrent les affaires de ce monde en vue de l'autre. Enfin, de ci de là, dans une retraite d'où ils sortaient souvent pour donner aux jeunes générations les conseils de leur vieille expérience, les héros des révolutions de jadis, les survivants de 1848, des hommes comme ce Louis Kossuth, qui est en train de rendre le dernier soupir sur le sol de l'étranger et dont la figure légendaire semble appartenir à une époque en quelque sorte préhistorique.

A la tête de la plupart des grands commandements militaires, on voyait encore, dans certains pays les vieux débris des guerres de Crimée et d'Italie, en Allemagne la plupart des généraux qui en 1870 avaient, sous les ordres de Guillaume Ier et de Moltke, guidé les armées allemandes à la victoire et forgé sur les champs de bataille la couronne impériale des Hohenzollern.

Et, chose curieuse, l'imagination s'était si bien accoutumée à cette gageure obstinée d'une génération contre la mort ou contre les infirmités de l'âge qu'il lui semblait presque impossible de prévoir le temps où tant de successions s'ouvriraient à la fois et où commencerait l'ère des Epigones. Bien des esprits se refusaient à envisager une Europe où ne régneraient ou ne gouverneraient plus les Guillaume Ier, les Bismarck, les Gladstone et *tutti quanti*.

L'un après l'autre les vétérans ont quitté la scène: les uns n'ont cédé qu'à la mort; d'autres, frappés d'une disgrâce imprévue, ont employé des loisirs qui leur sont à charge à démontrer par une opposition mesquine combien de petitesses entraient dans leur grandeur; d'autres enfin, avertis par des symptômes d'affaiblissement physique, viennent d'abdiquer volontairement, en pleine activité et en pleine vigueur apparente. Un jeune empereur, qui ne paraît avoir le culte des souvenirs qu'en tant qu'ils se prêtent à l'exaltation de sa prérogative, a systématiquement rajeuni les cadres supérieurs de son armée. Bref, de toute cette cohorte de survivants des premières décades de ce siècle qui tenaient les grands premiers rôles il n'y a pas dix ans, il ne reste plus guère que le *vieillard en blanc qui dit la messe* au Vatican.

Les premiers ministres des grands pays d'Europe tendent à redevenir jeunes. En France, en Angleterre, en Autriche, ils ont sensiblement moins de cinquante ans. Un bon observateur a dit qu'avec nos mœurs actuelles, moins d'un demi siècle accompli, c'est pour un homme d'Etat dirigeant ce qu'étaient, dans l'Angleterre aristocratique de 1784, les vingt cinq ans de Pitt.

C'est au tour d'une nouvelle génération de porter la responsabilité des grandes affaires. Elle a ses preuves à faire; elle n'a pas le prestige des grands noms sacrés par des périodes entières de vie publique; elle est de plain pied avec les problèmes d'aujourd'hui et ceux de demain.

C'est un moment assez solennel dans l'histoire de notre société contemporaine. D'un côté, il y a quelque mélancolie à voir descendre au-dessous de l'horizon tant d'astres à la fois. Les grandes carrières que l'on voit se clore emportent avec elles une part, une large part de ces sentiments de respect, d'admiration, de confiance instinctive qui font l'une des forces essentielles de la politique.

D'un autre côté, il était temps qu'à des questions nouvelles, à des besoins nouveaux, à des principes nouveaux, à une Europe nouvelle une génération plus jeune vint à son tour apporter la contribution de ses efforts et de son labeur. Il y a aussi quelque chose qui fait appel aux parties les plus nobles de l'âme humaine dans cette apparition sur la scène de l'histoire des héritiers des grands hommes d'Etat qui ont pétri pendant un demi-siècle et plus de leurs fortes mains les destinées d'un continent et d'un monde.

LES COLIS POSTAUX.

A l'occasion de la Noël, la plus importante fête de l'Angleterre, le service des colis postaux est soumis à une rude épreuve qui nécessite le recrutement de plus de 2,000 agents supplémentaires. En moins de dix ans, ce service a atteint un haut degré de perfection, et son développement, dans un si court espace de temps, est vraiment chose tout à fait inouïe. Inauguré en août 1883, le service des colis postaux gagna si rapidement la faveur publique que, pendant la première année de son fonctionnement, ainsi que le constatent les rapports officiels, 21,000,000 de paquets ont passé par les guichets de l'administration. Quant à l'extension formidable qu'a prise depuis ce service, on s'en rendra compte quand nous aurons dit qu'au cours de l'année 1892 on a expédié ou reçu 51,000,000 de colis. Pour l'année 1893, on évalue le mouvement à plus de 60,000,000.

Durant les neuf années qu'a fonctionné ce service, 324,000,000 de colis postaux ont été expédiés; ils représentaient un poids total de 380,000 tonnes. En 1883-84, le nombre de paquets expédiés dans le district de Londres, le plus considérable et le plus actif à la fois, s'est élevé à 3,600,000; pour l'année 1891-92, il s'est élevé à 9,900,000. Le nombre des paquets reçus avait été, pour les mêmes années, respectivement de 5,500,000 et de 13 millions. Ajoutons en terminant qu'il existe dans les bureaux du service, à Londres, une immense quantité de colis en transit dont le chiffre, qui était de 3,500,000 en 1883 84, a atteint 8,500,000 en 1891-92. Enfin, le nombre des colis expédiés par jour dans le district de Londres, est en moyenne de 30,000; celui des colis reçus est de 50,000, et celui des colis en transit est de 22,000.

IF YOUR BACK ACHES,
Or you are all worn out, really good for nothing, it is general debility. Try
BROWN'S IRON BITTERS.
It will cure you, cleanse your liver, and give a good appetite.

FEUILLETON.

Le Brick d'Ébène.

—PAR—

GEORGES PRADEL.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FOLLE DE KERMOR.

(Suite.)

D'une taille au-dessus de la moyenne, les épaules larges, les hanches minces, la poitrine bombée, des traits accentués par de grands yeux noirs langoureux et des moustaches savamment relevées au moyen d'un pli conquérant, il se croyait, —et pour beaucoup il était,—absolument irrésistible.

Les yeux alanguis, la bouche arrondie, le sourire sur les lèvres, il se présentait chez la comtesse en véritable Don Juan.

Cette assurance blessante, cette outrecuidante galanterie, qui se lisaient si bien sur son visage efféminé, amenèrent un flot de pourpre sur le visage de la comtesse.

Le baron Cazérès s'aperçut sans doute du pas de clerc qu'il venait d'accomplir, car ce fut jusqu'à terre qu'il s'inclina devant la jeune femme.

Celle-ci était demeurée debout, pour bien indiquer au visiteur qu'elle était obligée de le recevoir, mais n'entendait donner à cette visite forcée que le temps strictement nécessaire à l'explication qui lui était imposée.

—Comtesse,—dit-il en portugais,—vous me permettez de m'exprimer dans ma langue maternelle.... Je sais que vous la connaissez.

Mme de Ligneulles, élevée aux colonies, avait effectivement le don des langues étrangères et parlait couramment l'espagnol, le portugais aussi bien que l'anglais, en outre bien entendu, de sa langue nationale.

M. Cazérès continuait:

—Je vous demande cette grâce, vu que je conserve en parlant le français un léger accent étranger qui me rendrait peut-être à vos yeux parfaitement ridicule,—ce qui est en ce monde ma plus grande crainte....

Mme de Ligneulles répondit en français:

—Monsieur, vous vous êtes servi du nom de M. Herleven pour arriver jusqu'ici, et je désire savoir...

M. Cazérès l'arrêta d'un geste.

—Ce nom n'est qu'un prétexte, comtesse—fit-il, se servant toujours de son idiome en s'apercevant que la jeune femme le comprenait fort bien,—je tenais avant tout à vous dire....

—Sortez,—fit Mme de Ligneulles en désignant la porte, d'une irrésistible menace à l'insolent.

En même temps, elle se dirigeait vers un bouton de sonnette électrique et le pressait violemment.

Mais entre ce coup de sonnette et le temps moral qu'il fallait au domestique pour obéir, elle eut le temps d'entendre cette phrase tombant des lèvres du baron comme une foudroyante menace:

—Soit, comtesse, vous allez me faire jeter à la porte par vos gens...... Mais, souvenez-vous bien qu'en même temps vous aurez signé l'arrêt de mort d'Horace Herleven, ou ce qui est pis encore, peut-être, que vous l'aurez déshonoré!......

Gabrielle de Ligneulles ne put retenir un cri de frayeur, et, défaillante, alla tomber dans un fauteuil.

—Renvoyez votre domestique,—ordonna le baron.

La jeune femme obéit aussitôt. Elle avait appelé par erreur....

Quand la porte se fut refermée, M. Cazérès s'assit, et d'un ton respectueux et peiné tout à la fois:

—Je suis au désespoir, comtesse, d'avoir été forcé par vous de recourir à une menace.... Dieu m'est témoin que ce n'est pas ma faute et que je voudrais racheter les paroles qui me sont échappées au prix du plus pur de mon sang.... Je me charge d'ailleurs de vous en fournir la preuve.... Veuillez m'entendre.... Et après m'avoir écouté, c'est vous-même qui déciderez de mon sort.

Les allures du baron étaient complètement changées. Ce n'était plus le conquérant qui pénétrait quelques instants auparavant dans le salon de Mme de Ligneulles.

C'était, au contraire, un être contrit et confus, un soupirant qui profondément s'humiliait.

—Comtesse,—commença-t il alors qu'il vit la jeune femme disposée à l'entendre,—depuis bien des mois déjà vous m'avez trouvé sur votre route, épiant vos regards.

Mme de Ligneulles secoua énergiquement la tête.

—Il ne saurait être question entre nous de cette poursuite,—fit-elle avec une inébranlable fermeté,—vous avez prononcé le nom de M. Horace Herleven....

—Alors,—répliqua nettement le baron, changeant de ton et relevant la tête,—notre discussion doit devenir absolument positive?

—Mais,—riposta vivement la jeune femme,—en vertu de quel droit aurais-je une discussion avec un homme que je n'ai jamais connu, qui ne m'a jamais été présenté, un homme que je ne veux pas connaître?

M. Cazérès eut un léger mouvement d'épaules.

—Voyons, comtesse, cette entrevue pourrait durer longtemps, et je la vois vous étant essentiellement désagréable. Le meilleur serait, à mon avis, de me laisser m'expliquer......

—Je veux que vous me parliez avant tout de M. Horace Herleven.

—Nous y arriverons tout à l'heure, comtesse...... Tout à l'heure, prenez patience...... Laissez-moi vous dire, en attendant, que je connais toute votre histoire et les liens étroits qui vous unissent à M. Horace Herleven. Mais avant de vous parler de lui, laissez-moi me mettre en avant.... C'est de moi qu'il va être question.... J'ai pour vous conçu une affection sans bornes, comtesse.... Et je me jure que vous serez ma femme, vous entendez bien, que vous serez la baronne Andréa Cazérès....

La surprise et l'indignation de Mme de Ligneulles furent tellement violentes qu'elle ne répondit pas une parole, mais leva sur M. Cazérès des yeux où se lisaient les sentiments qui s'agitaient dans son âme.

—Ecoutez-moi, comtesse, je vous le demande en grâce!.... Laissez moi tout vous dire....

Cette fois la jeune femme retrouva l'usage de la parole.

—Jamais!—fit-elle en étendant la main,—jamais!....

—Oh! ne jurez pas! comtesse!.... ne jurez pas, vous vous verriez dans la nécessité de manquer à votre serment... Et c'est ici que va intervenir, si vous le voulez bien, la personnalité d'Horace Herleven.... Je le connais.... Et, bien qu'il m'en coûte de vous faire encore une fois de la peine, je suis, à mon grand regret, obligé de constater qu'en connaissant Horace Herleven je ne connais pas grand'chose.

—Monsieur!.... Puisque vous savez quels sont les liens qui m'attachent à Horace....

—Oui, je sais.... Mais je me trouve dans la plus cruelle des nécessités, et vous allez la toucher du doigt.

M. Andréa Cazérès sortit de la poche de sa très élégante jaquette un volumineux portefeuille et en sortit une liasse de lettres de change.

Et il le fit passer sous les yeux de la pauvre femme atterrée.

—Vous voyez bien, comtesse, tous ces petits papiers soyeux sont signés: "Andréa Cazérès." Chacun d'eux porte le chiffre de vingt mille francs écrit en toutes lettres et sous la signature d'Andréa Cazérès. J'insiste.

La comtesse ouvrit des yeux agrandis par un prodigieux étonnement.......Elle ne comprenait pas encore.

—Oui! oui.........—continuait le misérable, jouant avec sa victime, et jouissant de cette surprise stupéfiante qui allait se changer bientôt en une terreur folle,—vous vous demandez pourquoi je viens ici vous raconter tout simplement mes petites affaires.......Vous allez le savoir.......C'est là, je vous le répète, que vous allez toucher la chose du bout de votre adorable petit doigt.......Je reprends....... Ces cinq lettres de change portent, je vous l'ai dit, le nom d'Andréa Cazérès.......mais en réalité ce nom a été cinq fois tracé par Horace Herleven lui-même.

—Vous mentez!,... s'écria Mme de Ligneulles,—vous mentez!.... Et vous êtes un misérable!....

—Je ne suis qu'un être profondément amoureux de vous.... Je ne cesserai de vous le redire...Voyez M. Horace Herleven et il vous avouera lui-même que son sort, tout comme ses lettres de change, sont entre mes mains.... Or, comtesse, un homme amoureux, poussé dans ses derniers retranchements, est absolument décidé à tout. Il aime et ne voit que son amour.... Dans le cas où vous ne consentiriez pas à devenir la baronne Andréa Cazérès, perspective qui, après tout,—le drôle coula un luisant regard à la glace,—perspective qui, après tout, n'est pas des plus désagréables, ces lettres de change, je vous en préviens bien, ces précieux papiers que je tiens de mon banquier, seront remis, avec une plainte en règle, dans les mains du juge d'instruction.... Mais.... prenez votre temps, comtesse... Le mariage, vous le savez par expérience, est une chose trop grave pour ne point s'y engager une fois encore à la légère.... Prenez tout votre temps!...... Voulez-vous huit jours!.... huit grands jours.... qui, pour moi, seront doublés de huit nuits cruelles...... C'est de tout cœur que je vous les accorde...... Dans huit jours, à cette même heure, vous me reverrez à vos pieds.... à vos adorables pieds!....

Et le baron Andréa Cazérès se retira à reculons, envoyant du bout des doigts d'amoureux baisers à la malheureuse femme qui, effondrée sur elle-même, cachait désespérément sa tête dans ses deux mains...

Le moyen de résister à ce chantage d'un genre tout particulier!....

Mme de Ligneulles était seule dans le monde, sans soutien, sans appui....

Horace Herleven, la tête basse, à genoux devant elle, criant grâce, demandant pardon, lui avait avoué son crime.

Il était perdu, déshonoré! C'était à bout de ressources, sa bonne sœur lui ayant refusé de l'argent, qu'il avait commis ce crime.

Et au bout de huit jours, le baron Andréa Cazérès était revenu, implacable et amoureux.

Il jurait qu'il serait pour Renée le meilleur des pères, qu'il rendrait Mme de Ligneulles la plus heureuse des femmes.

Sans défense, elle céda, et le jour même du mariage, en sortant de la mairie, le baron Andréa Cazérès brûlait devant sa jeune femme les lettres de change signées par Horace Herleven.

Le lecteur a dès longtemps compris que la pauvre et trop naïve Gabrielle était la victime de deux bandits qui s'étaient entendus, comme larrons en foire, pour s'approprier et se partager sa fortune.

Ce crime n'avait point profité à Horace Herleven, qui, à quelques mois de là, se faisait embrocher dans un sot duel, à la suite d'un souper qui s'était terminé par des claques.

Mais le baron Andréa Cazérès était demeuré vivant, bien vivant, et il avait fait de Renée et de sa mère deux véritables martyres.

Tout d'abord, il avait cyniquement jeté le masque, et dur, impitoyable, il trouvait toujours à portée de sa main un moyen sûr de tenir la pauvre mère étroitement enserrée.

Ce moyen.... c'était la méchanceté, la cruauté à l'égard de Renée.

Oh! pour éviter un mauvais traitement, une parole mauvaise à sa fille.... Mme Cazérès,—hélas! il faut bien lui donner cet odieux nom,—se serait jetée dans un bain d'huile bouillante.

Lorsqu'elle voyait le misérable Andréa s'en prendre à Renée, se montrer pour elle dur, méchant, oh!......par expérience elle savait de quoi il retournait.

C'était une façon toute spéciale au baron Andréa Cazérès d'exprimer qu'il voulait de l'argent.

Pour l'éloigner de la maison, pour mettre Renée hors de portée des griffes du misérable il suffisait d'une signature.

Et alors la mère signait, elle donnait ce qui lui était demandé, trop heureuse d'obtenir la paix, n'importe à quel prix.

Bientôt il ne restait plus à la pauvre femme qu'une rente insignifiante, suffisant tout au plus pour le strict nécessaire de deux femmes vivant dans la plus misérable économie.... Une rente servie par une Compagnie d'assurance, une rente incessible et inattaquable, fort heureusement, autrement les deux pauvres femmes fussent mortes de faim.

Pour Andréa Cazérès, n'ayant plus rien à tirer de celle qui portait son nom infâme et déshonoré, il avait levé le pied et était parti trottant vite.

La vie pour lui devenait difficile. Avec ses allures de vieux beau, sa nature gangrenée jusqu'en ses moelles, satisfaire ses appétits, ce n'était pas chose commode. Un vice coûte plus qu'une famille à nourrir.

Cependant il était toujours bien vêtu, tenait le haut du boulevard et dînait,—en compagnie de camarades beaucoup plus jeunes,—dans les grands et élégants cabarets.

Ils pullulent sur l'asphalte, ces viveurs sans patrie,—on les nomme rastaquouères,—tapeurs à la bourse, et qui, cependant, savent toujours avoir le porte-monnaie bien garni.

Autrefois, sur les grandes routes, ils arrêtaient les diligences.

L'invention des chemins de fer et aussi celle du télégraphe ont tout gâté.

Ils ne possèdent ni un pouce de terre, ni cent sous de rente, et ils mènent grand train, en faisant ce que l'on est convenu d'appeler la fête.

Tel le baron Andréa Cazérès, que l'on pouvait admirer sur le boulevard de cinq à sept, accoudé au balustre de l'un des grands cercles en renom.

Un soir, en été, deux ans environ avant le drame qui commence notre récit, Andréa Cazérès se trouvait tout justement à son club appuyé sur le balcon et regardait sans la voir la foule agitée et diaprée qui déambulait au-dessous de lui.

Andréa Cazérès était en proie à des préoccupations aiguës.

Il n'y avait pas à dire, il était brûlé sur le pavé de Paris.... Brûlé! oh! mais au même....

Il devait à Dieu et à tous les diables, à tous ses amis, ses connaissances, qui fuyaient maintenant, ou opéraient au plus vite un significatif demi-tour, dès qu'ils apercevaient sa bouche souriante, sachant par expérience qu'elle était toujours accompagnée d'une main tendue.

A la caisse du club, on ne lui aurait pas avancé un louis pour se refaire. Les croupiers, les garçons de cercle, qui encore?.... Tout le monde! Il devait à tout le monde.

Et rien! rien!

—Je crois que ce que j'aurais de mieux à faire,—murmurait le misérable,—ce serait encore d'aller demander asile à ma femme!....Ce ne sera pas du dernier drôle .... La soupe et le bœuf.... Et quel bœuf!.... Avec ce qui lui reste, ce bœuf doit singulièrement ressembler à de la vache enragée!.....Mais enfin!.... Il faut vivre, il faut avoir la faculté de pouvoir attendre une belle occasion.... une belle affaire...... Je ne sais quoi encore? Ah! je ne serai pas difficile, car je me trouve actuellement tellement bas que je suis disposé à *Tuer!*......

Ceux qui auraient pu entendre ce dernier mot eussent été en droit de frissonner en portant leur main à leur poche.

—Baron!—fit une voix derrière lui,—cher baron.... vous qui connaissez tout Paris, dites-moi donc, je vous prie, quelle est cette merveille qui passe en face.... là.... regardez donc, de l'autre côté du boulevard?....

Celui qui venait de l'interpeller ainsi était un homme jeune encore, grand, large d'épaules, au torse épais, mis avec une suprême élégance.

Peut-être aurait-on pu critiquer l'exagérée profusion de ses bijoux.

Ses cheveux d'un blond roux, relevés sur sa tête, étaient symétriquement lissés. De longs favoris à l'anglaise se raccordaient à une moustache épaisse recouvrant une bouche lourde, arquée, grognante, révélant une sensualité grossière en même temps que la plus tenace des volontés.

Le nez était court, légèrement aplati, à la Kalmouck. Mais les yeux grands, d'un bleu clair, rachetaient le bas par trop vulgaire de la physionomie.

Néanmoins le gentleman qui venait d'interpeller le baron pouvait, aux yeux de beaucoup, passer pour un élégant cavalier, car nous l'avons dit, il était de haute stature et ne manquait pas d'une certaine distinction exotique,—disons mieux,—une certaine raideur.

Le baron Andréa Cazarès n'avait pu réprimer une léger frémissement de plaisir en entendant l'apostrophe.

D'abord, on ne lui demandait plus rien, depuis longtemps, tous sachant par expérience que le baron faisait payer fort cher ses moindres services.

On réclamait donc de lui quelque chose, et ce quelque chose, ne fut-ce qu'un renseignement, il saurait certainement lui faire rendre poil ou plume en le fournissant.

Il avait donc dirigé son inamovible monocle vers la "merveille" indiquée par le questionneur, et, aussitôt, une petite plaque rouge avait pointé à ses pommettes, tandis qu'il tressautait comme au choc du bouton d'une bouteille de Leyde.

—Mon cher comte,—répondit-il avec lenteur, cherchant ses mots pour prendre le temps de combiner un plan à la hâte,—vous avez bien dit.... C'est certainement une merveille!.... Bien certainement une des plus jolies créatures de Paris, si ce n'est point la plus belle!

—Vous la connaissez,—répliqua vivement le comte, en se rapprochant de la place qu'occupait Andréa Cazérès, toujours accoudé sur le coussin de maroquin rouge.

Du coin de l'œil, Andréa guigna le curieux et le résultat de cet examen le remplit d'une joie pleine.

Evidemment l'aspect,—même à grande distance,—de la *merveille*, avait agité en l'âme de celui-ci toute une tourbe de passions aiguës.

Les yeux clairs, vitreux, laissaient transparaître une expression d'une bestialité réellement féroce.

Les narines palpitantes, les lèvres agitées, tout en lui révélait les affres du démoniaque envoûtement auquel il était en proie.

Cette foule de sentiments déchaînés fut traduite d'un mot par le baron, qui dit simplement à son.... ami:

—Mâtin! mon cher comte!.... je crois que vous en pincez!

—Oui! oui!—répondit le comte d'une voix sourde, grondant comme un lointain roulement d'orage,—oui!.... je l'avoue!.... je crois que je deviens fou de cette petite.... que je ne connais pas, que j'ai vue quelquefois à peine.

—Eh! eh!....—fit le baron Andréa Cazérès d'un air gognenard, c'est bien la peine de s'appeler le comte Wladimir Paloutine, d'être un grand seigneur archimillionnaire de pouvoir se payer tout à l'aise ses plus invraisemblables fantaisies, pour venir échouer devant une simple petite Parisienne qui se.... ballade sur le boulevard.... auprès de sa mère.... en ayant sur son admirable corps une simple petite robe de laine noire.... Quand je pense qu'il y a un poète, on tel autre grand homme, je ne sais plus au juste, qui a osé dire: "Vertu, tu n'est qu'un mot!" —Eh bien! la voilà, la vertu! et dans toute sa splendeur encore!....

Et le baron Andréa Cazérès leva ses yeux fatigués vers le ciel, en prenant un air attendri.

Le comte Paloutine se rapprocha davantage d'Andréa Cazérès.

—Baron! baron!—grogna-t-il en souriant au bout des dents,—je crois que vous la connaissez plus que vous ne voulez le dire, cet amour d'enfant?

—Mais je n'ai rien voulu dire du tout, je vous le jure, mon cher comte, rien! rien!...... Je ne m'engage point! Je ne saurais m'engager!...... D'où connaissez-vous cette enfant, d'abord?...... Avant de me livrer j'exige de vous une entière confiance,

—Vous l'avez, baron...

En ce moment, un maître d'hôtel s'avança vers les deux causeurs, pour leur annoncer que le dîner était servi.

—Où dinez-vous, baron?—demanda M. Paloutine.

—Mais je ne sais,—répliqua Andréa,—non, en vérité...... Chez des amis, peut-être.... Mais une fois sept heures et demie on ne m'attendra plus.

—Baron! je vous emmène.... j'ai absolument besoin de vous.... et vous ne refuserez pas de me rendre service.

L'expression de la physionomie d'Andréa Cazérès devint très grave, et ce fut d'un ton pénétré qu'il répondit:

—Mon cher comte, vous n'avez toujours inspiré, vous n'en doutez pas, je l'espère, une sympathie sérieuse.... Croyez-moi, si je puis vous rendre un service, vous me trouverez dévoué à vous jusqu'à la mort.... Mettez-moi à l'épreuve, je ne demande que cela.

Une victoria attelée de deux grands trotteurs noirs stationnait devant la porte du club.

—A la Cascade,—ordonna le comte au cocher, en faisant passer Andréa Cazérès devant lui.

Les deux orloffs filèrent à grandes foulées et, dix minutes plus tard, déposaient Andréa Cazérès et Wladimir Paloutine devant la marquise du restaurant du bois de Boulogne.

Durant le trajet, les deux hommes n'avaient pas échangé une parole.

Une expression de béatitude contenue se lisait sur le visage du baron.

Et de temps à autre, Andréa répétait avec une satisfaction instinctive:

—Ça mord.... évidemment, ça mord très bien!....Et à une ligne que je ne croyais même pas tendue!....

Le comte Paloutine avait demandé tout d'abord un cabinet.

Sur un bout de papier, en quatre coups de crayons, il ordonnançait un menu prouvant ses habitudes gastronomiques.

De grands vins, des mets exquis en petite quantité, mais défiant toute critique.

Et, quand ils eurent savouré doucement un suprême de pintade Bourbon, arrosé d'un authentique Mouton-Rothschild, d'un mouvement brusque le comte Wladimir repoussa son assiette, s'installa commodément les coudes sur la table, et regardant son ami droit dans les yeux:

—Baron,—fit il, d'une voix un peu chantante, je vais marcher droit au but, sans prendre l'inutile peine de tournoyer par divers chemins.

Cazérès écoutait pieusement.

Son partner pouvait être certain que les moindres de ses syllabes étaient religieusement recueillies par son oreille. A demi le baron fermait les yeux, continuant à caresser ses longues moustaches d'un geste automatique.

Le comte Paloutine se recueillit un moment, sortit une cigarette de Sampsoun d'un étui d'or martelé, timbré à ses armes:

—La communication que j'ai à vous adresser,—débuta-t il,—doit avoir un prologue, et ce prologue, ce préambule, c'est mon portrait, si vous le voulez bien, ou tout au moins l'exposé de ma personnalité morale, que je n'ai nullement l'envie de changer en quoi que ce soit, car elle me procure de très douces jouissances, et je la trouve au mieux comme elle est.

"Baron,—poursuivit il après deux bouffées odorantes de sampsoun,—je jouis d'un estomac excellent, d'un appétit formidable, je suis robuste comme un ours sibérien, et mon appetit est celui d'un loup du Caucase. Au physique, je ne suis pas plus mal qu'un autre; le type un peu trop Cosaque, peut-être. Ne dit-on pas chez vous: "Grattez le Russe, vous trouverez le Cosaque!"—Je crois que chez moi, après avoir gratté deux fois, on trouveroit un Kalmouck...... après le Cosaque...... Rien d'étonnant, d'ailleurs, ma grand'mère était une princesse Kirgitz."

Le baron, imperturbable, écoutait toujours.

Il crut devoir cependant interrompre, en laissant tomber ces mots prononcés d'un ton indifférent:

—Ne vous pressez pas, cher comte, prenez toutes vos aises.... j'ai tout mon temps....

Le comte Paloutine jeta un regard de côté à son convive. Ces mots renfermaient-ils une raillerie?.... Impossible en tout cas de la découvrir derrière les paupières baissées d'Andréa Cazérès.

—Ce que je vous expose là,—reprit-il après un temps,—est cependant indispensable pour bien vous faire comprendre ce qui va suivre.... Je faisais mes efforts pour vous expliquer mon caractère.

—Parbleu!....—exclama le baron,—je le connais de reste, votre caractère... Vous avez envie de ce que vous voyez, et quand vous en avez envie, vous le prenez.... C'est bien cela, n'est-ce pas?....

—Oui, en partie...... Ce que je voulais vous dire, c'est que, si je suis un grand seigneur, je suis un grand seigneur....sauvage, et que quand je veux une chose, je la veux bien, sachant y mettre tous les prix.

Cette fois, le baron Cazérès sortit, pour un court instant, de son apathie feinte.

—J'ai compris, j'ai compris—fit-il tout haut.

Et, entre ses dents, il ajouta:

—Ça y est en plein.

Toujours avec son exaspérant sang-froid, le comte Wladimir continua:

—Ce diable d'exposé n'est pas fini, baron, je vous en préviens.... Je me suis mis sur le tapis. A votre tour maintenant.

—Moi! Eh! qu'ai-je à faire là-dedans?......

—Je tiens essentiellement à vous prouver que je vous connais, baron, que je vous connais à fonds.... Et vous me pardonnerez, j'en suis sûr, ce qu'il peut y avoir de désobligeant dans ce que j'ai à vous raconter.

Le baron Andréa s'agita sur sa chaise avec inquiétude.

—Je pense bien,—fit-il,—que vous ne m'avez pas invité pour me servir un plat d'aigreurs.

—Ce ne seront pas des douceurs non plus,—riposta le comte en riant.

Et alors, les yeux fixés sur la flamme de la bougie:

—Baron, vous m'êtes excessivement sympathique, parce que vous êtes très fort, et que, réellement, vous méritiez un sort meilleur.... Vous devriez avoir la fortune d'un grand seigneur, baron, et vous végétez, vous végétez indignement.... Si bien que vous êtes en ce moment à la côte.... Oh! percé à même, au plus bas.... Il n'y a pas un garçon de cercle qui vous prêterait un louis.

Et comme Cazérès, très rouge, risquait un geste de protestation, le comte ajouta:

—Tenez! je suis bon prince, je vous en parie cinq....

Cazérès ne répliqua rien, cette fois; il s'avouait vaincu.

—Donc, dis-je,—reprit Waldimir en utilisant immédiatement son succès,—voici ce qui m'est arrivé, il y a tantôt deux mois.... Je vais quelquefois flâner le soir dans les bals du boulevard extérieur. Je revenais un certain soir, fumant et rêvant, et ma foi, je descendais à pied la rue Fontaine, préférant me faire suivre par ma voiture. Il pouvait être onze heures et demie. Je descendais au club, assez mécontent de ma soirée.... Les hommes avec lesquels je m'étais trouvé m'avaient paru assommants, les femmes laides, désagréables ou idiotes... Un vilain jour.... un affreux soir... une mauvaise nuit.

—Ce sont de déplorables moments à passer,—appuya le baron;—je les connais, bien qu'ils aient été rares dans mon existence.

—Au moment de mon plus violent ennui, mon attention est attirée par le passage d'une femme, non, une jeune fille adorable!.... une taille divine, des épaules.

—Passez!—interrompit brusquement le baron,—je la connais....

—Enfin,—insista le comte Wladimir,—vous m'avouerez bien que c'est certainement l'une des plus jolies femmes de Paris....

—Sans conteste.

—Figurez-vous, baron, que la malheureuse enfant pleurait à chaudes larmes..

—Hum! les larmes.... coulé véritablement si peu aux femmes......Et puis....vous savez, mon cher comte, les attendrissements, les pleurs, les sanglots, tout l'attirail de la sensiblerie, ce n'est réellement pas dans mes cordes.

—Mon Dieu! je vous avouerai, baron, que je n'y attache pas d'habitude d'autre importance....Mais enfin, dans la circonstance, je crois, le diable m'emporte, que les larmes n'étaient qu'un attrait de plus....Je m'avance et j'offre mes services. On ne me répond pas.... et on continue sa course en précipitant un pas nerveux......Enfin, à bout d'instances, j'apprends que la mère de la jeune fille est très malade.

"Ma mère est mourante,—me dit-elle d'une voix entrecoupée,—et je cherche inutilement un médecin."

"Naturellement j'offre alors ma voiture qui se trouve à cinq pas de moi, derrière, et j'obtiens un premier succès!... Ma passion, car j'étais déjà passionnément amoureux, finit par accepter, et nous voilà courant le quartier.... Pas de médecin.... Enfin je finis par découvrir chez lui le docteur Herbert, qui est membre de notre cercle, et sur mes instances il consent à nous accompagner.... où?.... je vous le demande en mille!....

—Aux Batignolles!....

—C'est vrai.... Puisque vous les connaissez.... Enfin.... j'abrège.... Je fais monter Herbert dans ma voiture.... et j'éprouve une béatitude folle à me sentir tout près de cette adorable, de cette divine créature.

Le baron Cazérès eut un sourire de condescendance.

—Je comprends toute cette fougue, toute cette jeunesse.... J'ai été ainsi....

—Que vous dirai je encore, baron? Aux Batignolles, nous nous trouvons en présence d'une femme très belle.... Herbert reconnaît une maladie de cœur, avec syncope, etc. Un tas de choses qu'il a tenu à m'expliquer, mais que je n'ai ni écoutées ni comprises, par cette bonne raison qu'elles ne m'intéressaient pas.... Enfin.... ce que j'ai saisi.... c'est que Mme de Vermont, c'est le nom de cette dame, avec des soins coûteux, une tranquillité physique et morale, pourrait pendant longtemps vivre encore.... Elle semble avoir été très malheureuse.... Le petit appartement qu'habitent la mère et la fille est mesquin.... d'une pauvreté que l'on devine dès l'entrée....

"On voit cependant les dernières traces d'un luxe passé.... On devine des femmes distinguées, comme il faut.... je vous avoue que cela ne faisait pas mon compte.

—Je le comprends....

—Jouer au petit manteau bleu n'était facile.... Les consultations d'Herbert, je les lui ai gagnées à l'écarté. Puis, enfin, Mme de Vermont s'est remise. J'ai continué mes visites pendant quelques jours.... mais j'ai dû les cesser.... Lorsque je me rendais en petit appartement des Batignolles j'étais reçu par Mme de Vermont seule...... Impossible d'entrevoir seulement Renée.... C'est le nom de ma folie....

—Mais je le sais, mon cher comte, je le sais...... Continuez donc.

—C'est vrai,—avoua naïvement le comte Wladimir,—je suis tellement plein de l'objet de ma passion que je l'oublie toujours....Enfin, tout en me remerciant chaleureusement, Mme de Vermont m'a donné à entendre que je me trouvais dans la nécessité de suspendre complètement mes visites: "Simple devoir de galant homme", m'a t elle dit... J'ai essayé d'attendre Renée dans la rue, tout comme un amoureux de la vingtième année.... Et elle m'a salué, remercié encore, puis a continué sa route sans vouloir écouter un traître mot de ce que j'avais à lui dire, et Dieu sait si j'en ai long à lui conter.... J'ai envoyé des bouquets.... les fleurs me sont revenues bord sur bord.... des bijoux.... les écrins n'ont même pas été ouverts... des lettres... Ah! oui! des lettres... Un mot de réponse de Mme de Vermont... me disant qu'elle décachetait les lettres de sa fille....Bref... voilà où j'en suis.. et cette passion devient féroce... Elle s'est installé au dedans de moi en souveraine maîtresse.... Cela devient une véritable obsession. Oui!.... voilà la situation.. Eh bien! baron, si vous parvenez à me sortir de ce mauvais pas, foi de gentilhomme, vous pourrez compter sur ma reconnaissance.

A ce dernier mot, le baron fit une grimace.

—La reconnaissance,—vous le savez, mon cher comte,—je ne connais pas de maison qui l'escompte.

—Vous doutez de ma parole?....

—Y songez-vous! mon cher comte!... Jamais de la vie!.... Je doute tout simplement de votre mémoire.

On le voit, les deux compères jouaient serré.

Wladimir Paloutine hésitait. Le fin du fin, c'est qu'il n'entendait point se livrer pieds et poings liés à son commensal.

Tout grand seigneur qu'il disait être, il marchandait.

L'autre ne paraissait point pressé. Il continuait à savourer des verres successifs de scherry-brandy, en puisant force cigarettes dans le petit étui du comte.

A la fin la passion l'emporta.

Sous la pression qu'elle exerçait sur Wladimir, le visage de celui-ci était devenu d'un rouge de brique, les yeux lui sortaient de la tête, tandis que sa respiration se faisait bruyamment entendre, saccadée et sifflante.

Cet amour de jeune fille qu'il n'avait fait qu'entrevoir, il le lui fallait à tout prix.

—Vous me tenez, baron,—finit-il par répondre.

Et il ajouta net:

—Faites vos conditions.

Là dessus Cazérès se récria.

Et en un langage très entortillé, il donnait à entendre qu'il s'en rapportait pleinement à la générosité de son excellent ami.

Seulement, il prétendait bien que les marques de cette générosité fussent tangibles.

En joueur très expert, il se servait des armes que lui avait fournies son adversaire.

—Nous l'avez dit vous-même, mon cher comte,—faisait-il d'une petite voix de tête,—je suis percé à jour, fini au même, je ne tiens plus....Et si un ami, un bon ami tel que vous ne consent point à me tendre la main et à faire le sacrifice d'un solide coup d'épaule pour me sortir de l'ornière sur le bord de laquelle je me débats....je tombe au fond, je roule définitivement dans les entrailles du gouffre qui ne rendront point leur proie,

Le baron Andréa Cazérès, dans les grandes circonstances, se laissait aisément aller au genre élégiaque.

La discussion préalable menaçait de s'éterniser.

Lentement Wladimir Paloutine entr'ouvrit sa jaquette et y prenant dans une poche latérale un portefeuille timbré de son chiffre et d'une couronne de comte, il sortit de cet élégant récipient une liasse de billets de banque et commença à compter,

Il compta bien ma foi jusqu'à cinq, tandis que, sans avoir l'air d'y toucher, le baron Andréa le suivait du coin de l'œil.

—Voilà,—fit Wladimir en alignant cinq beaux billets de mille francs sur le bord de la table,—cela vous suffit il?....

—Pour l'instant,—s'empressa de répondre Andréa,—ce sont, je le reconnais volontiers, mon cher comte, des arrhes très honorables.

Wladimir Paloutine ne put réprimer une significative grimace..des arrhes!.. comme il y allait:.... ce baron!....

—Oui,—poursuivait celui ci,—c'est un très galant gage!....Et je vous remercie d'autant plus, mon cher comte, que vous me rendez la vie.... Encore!.... c'est plus que la vie que vous me sauvez.... c'est l'honneur....

Et sur ce, après avoir précieusement serré les cinq billets avec des mains frémissantes, il se décida à parler.

—Vous avez d'autant mieux fait de vous adresser à moi, mon cher comte, que je suis certainement la seule personne de Paris capable de vous fournir des renseignements précis sur la jeune fille dont vous êtes si follement épris.

Wladimir le regarda d'un air légèrement railleur.

—Le seul.... vous êtes le seul!

—Mon Dieu oui!.. je ne crois pas qu'il y en ait d'autres....

—Et la preuve en est?

—La preuve que seul au monde je puis vous ouvrir l'accès de cette maison.... Mon Dieu! mon cher comte, je vais immédiatement vous la fournir: c'est que Mme de Vermont ne se nomme pas, ou du moins ne s'appelle plus Mme de Vermont, et qu'elle se nomme en réalité aujourd'hui.... la baronne Andréa Cazérès!....

Evidemment le baron avait préparé son effet.... mais il dut être satisfait pleinement, il réussissait au-delà de ses espérances....... Wladimir Paloutine était véritablement médusé!

—Votre femme!....—s'écria-t-il,—vous m'affirmez que Mme de Vermont est votre femme?

—Tout ce qu'il y a de plus exact.... Mme de Vermont et la baronne Andréa Cazérès ne font qu'une seule et même personne.

—Mais qui le sait?.... mais qui le prouve?....Vous ne vivez donc pas avec elle?....

—Que voulez-vous, mon cher comte, nous possédions tous les deux, chacun de son côté des.... *mérites incompatibles*.... et c'est à l'aimiable que nous nous sommes séparés.

—Alors!.... Mlle Renée est donc votre fille?....

—Non, mon cher comte, je n'ai pas cette oie....

Et le baron expliqua à son excellent ami comment, en secondes noces, il avait épousé Mme de Ligneulles.

Wladimir Paloutine était convaincu, Andréa ne lui avait rien exagéré en ce qui touchait à l'importance qu'il pouvait avoir dans la partie qui allait se jouer et dont la malheureuse Renée était, sans s'en douter, l'enjeu.

—Baron,—s'écria le comte Wladimir Paloutine après avoir soldé l'addition...—je me fie décidément à vous.... corps et âme.... Je ferai tout ce que vous voudrez et suivrai de point en point vos conseils....

—Eh bien vous agirez! mon cher comte.... Moi aussi je vous appartiens tout entier....

* * *

Dès le lendemain, à la première heure, le baron Andréa Cazérès avait fait peau neuve. Il avait jeté au loin les vêtements piteux qui portaient un sordide liséré indiquant un porte-monnaie en détresse, et c'est tout pimpant, tout reluisant, la moustache en croc, la boutonnière ornée d'un gardénia, qu'il se présentait aux Batignolles et sonnait timidement à la porte du tout petit appartement de celle qui se faisait appeler maintenant Mme de Vermont.

Ce fut Renée, Renée dans tout l'épanouissement de sa radieuse beauté, qui vint lui ouvrir, et tout interdite, la jeune fille demeura stupéfiée sur le pas de la porte.

—Vous! vous!—murmura-t elle d'une voix indistincte, tandis que le sang de la vie abandonnait ses joues,—quel malheur apportez-vous encore?.... Vous... ici.... Vous osez revenir en cette demeure.... Vous voulez donc tuer ma mère!....ou quel nouveau malheur nous apportez-vous encore?....

Sous l'étincelant et implacable regard de la jeune fille, le baron Andréa Cazérès, malgré tout son aplomb, ne se sentait pas absolument dans son assiette.

Une verte réponse lui venait aux lèvres et il la mâchait et se mit platement à jouer les humbles et les tristes, aussi bien que les repentis!

—Renée,—dit-il d'une voix troublée,—vous êtes dure pour moi, mon enfant, bien dure pour moi.... et si j'ai causé, dans le temps, de la peine à votre mère, vous devez me rendre cette justice que jamais je n'ai été méchant et dur pour vous.

Il disait vrai, en réalité; depuis longtemps ce vicieux jusqu'aux moelles, ce perverti jusque dans ses dernières fibres n'avait eu une méchante parole, moins encore, une sévérité quelconque pour Renée. Une fois grande, la grâce de celle-ci l'avait toujours désarmé.

—Si je n'ai pas eu, personnellement, à me plaindre de vous,—répondit Renée,—j'ai été témoin de toutes les larmes que vous avez fait verser à ma pauvre mère.... Et, moi vivante, vous ne la tortureriez plus.... je vous le jure!

Sans mot dire, Andréa Cazérès regardait sa belle-fille; mais si le baron ne parlait point, le diable n'y perdait rien.

Le baron se disait mentalement:

—Elle est superbe, cette enfant-là! Superbe! Je comprends vraiment la folle passion de ce polisson de Wladimir.

—Ma chère enfant,—finit par répondre Andréa, reprenant toute son énergie qu'il semblait pour un instant avoir abdiquée,—je ne partirai pas comme vous paraissez le désirer si fort. Je désire parler à votre mère, c'est à-dire à la baronne Andréa Cazérès.

Renée secoua énergiquement la tête.

Le baron insista alors avec une fermeté croissante.

—Vous oubliez, ma chère enfant, que ce sont des enfantillages...... Votre mère et moi, nous ne sommes ni séparés, ni divorcés.... Par conséquent, j'ai le droit de revenir ici, et d'y rentrer en maître.... Veuillez me savoir grâce des bons procédés que j'emploie pour obtenir un moment d'entretien de votre mère... Vous ne vous en repentirez pas.... au contraire.... Vous êtes bonne! vous, Renée!.... Vous êtes une créature charitable.... Pourquoi ne voulez-vous point admettre un retour, quelque tarif qu'il puisse être, vers le bien?.... Pourquoi ne voulez-vous pas que je reconnaisse mes très grands torts, que je désire de tout mon cœur et de toutes mes forces les réparer?....

Malgré cette amende honorable, Renée conservait une inquiétude imprécise, mais réelle.

Lui! Cet homme qui lui avait inspiré dans son enfance de si grandes terreurs, lui! Elle ne pouvait en croire ni ses oreilles, ni ses yeux!

Mais à dessein, Andréa Cazérès avait élevé la voix, et l'exiguïté de l'appartement devait faire que les éclats arriveraient fatalement à la mère de Renée.

La porte de la seconde pièce s'entrebâilla, et la tête effarée de Mme Cazérès,—nous sommes obligés de lui donner ce nom,—apparut, livide.

Entre la mère et la fille subsistait, malgré les chagrins et les revers, une très frappante ressemblance,

C'étaient bien les mêmes grands yeux veloutés, la même taille svelte, et aussi une distinction suprême, unie à une incomparable grâce.

Mme Cazérès, malgré qu'elle touchât de tout près à la quarantaine, était encore excessivement jolie, bien que la souffrance eût légèrement blanchi ses cheveux vers les tempes et pâli cruellement son teint.

—Gabrielle!—s'écria le baron avec un accent pathétique que jamais on ne lui avait connu...... —votre fille m'empêche d'arriver jusqu'à vous.... Elle est implacable!.... Alors je viens me jeter à vos genoux pour implorer mon pardon......

Cette scène devait forcément se terminer par la défaite des ceux pauvres malheureuses créatures,

Le baron Andréa Cazérès plaidait si bien sa cause!.... Il jurait si bien qu'il avait enfin trouvé son chemin de Damas!...

Et pour preuves, il donnait sa bonne volonté, sa générosité surprenante.

N'était-ce donc pas vrai!.... son repentir!.... Sa conversion n'était-elle pas sincère!.... Qui aurait eu le droit d'en douter, alors qu'il se montrait, des billets de banque plein les mains.....

Il avait fait un héritage.... Mon Dieu! pas bien lourd.... mais enfin, si minime qu'il pût être, c'était certes bien un inespéré bonheur.

Et, aussitôt, l'idée lui était venue de partager cette aubaine inattendue avec celle qu'il avait rendue si malheureuse.

Oh! la pensée d'une réconciliation, d'un rapprochement lui était bien depuis longtemps venue...... Mais il n'osait, étant dans une grande gêne et sachant que sa femme et sa belle-fille se trouvaient elles-mêmes réduites au strict nécessaire.

Mais quand un Cazérès, auquel, certes, il ne songeait plus, était venu à mourir, lui laissant son petit avoir, oh! alors, il n'y avait plus tenu, et il arrivait, humble, repentant et soumis, pour implorer un pardon auquel, hélas! il le savait bien, il n'avait aucun droit.

L'argent n'y était pour rien, mais la pitié vibre si aisément dans le cœur des femmes que la mère et la fille purent admettre une conversion sincère et, croyant leurs mauvais jours passés, se prirent à espérer.

Oh! les prétentions du baron Cazérès étaient modestes....

Il savait qu'il n'allait pas du jour au lendemain ressaisir auprès de la mère de Renée les droits que lui-même avait abandonnés.

Il ne demandait qu'à venir voir celle qu'il avait tant de fois outragée, à lui prouver combien il avait horreur de sa conduite passée.... Puis un jour, plus tard, lorsque la mère le trouverait convenable, eh bien! si elle l'en jugeait digne, ils reprendraient la vie commune.

Et pendant plusieurs semaines il se montra prévenant, affectueux, attentif.

Pendant tout le jour, il passait de longues heures dans ce petit appartement si modeste, prouvant qu'il avait à tâche de devenir homme d'intérieur et qu'en réalité il était capable de tous les sacrifices.

Au fond, comme il le disait lui-même, alors qu'il retrouvait le comte Paloutine au club, il s'ennuait "à crever", et bâillait à se démancher la mâchoire.

Mais il était dans la place, et il manœuvrait avec la plus sage des lenteurs.

Dans l'état de dénûment où il avait trouvé Mme Cazérès et sa fille, celle ci s'était vue dans la nécessité de songer à un avenir pour son enfant.

Renée possédait une voix merveilleuse, une voix comparable à celle de la Krauss, de Nilsson, de la Patti

Et la mère avait songé à utiliser ce don du ciel.... Aussi Renée travaillait-elle avec acharnement.

Tous les matins elle prenait des leçons de M...., qui, autrefois, avait connu Mme de Ligneulles et s'était offert pour donner gracieusement des conseils à sa fille.

Encore quelques études complémentaires, et Renée pourrait prétendre à un heureux début sur les premières scènes lyriques.

Eh bien! le baron se levait de bonne heure!.. Lui, Andréa Cazérès que l'on ne voyait jamais sur le boulevard avant midi bien sonné, il se rendait aux Batignolles dès patron-minette, et conduisait Renée, à pied, chez M...., avenue Victor-Hugo.

Ah! si Renée avait pu savoir que le comte Wladimir Paloutine, qui connaissait le maëstro, et le voyait fréquemment au même cercle, avait obtenu la faveur d'assister dans la pièce voisine aux leçons de la jeune fille!

Le comte sentait cette voix vibrante, cette voix divine pénétrer jusque dans ses moelles, et sa passion forcenée devenait une véritable folie!

Le baron tenait à attiser cette ardente flamme. Pour atteindre son but, il fallait que le comte Paloutine, tout à fait hypnotisé, cessât de raisonner, d'avoir conscience de ses actes.

Quant il le vit tout grésillant d'impatience:

—Mon cher comte,—lui dit-il un soir au club, alors que Wladimir la sommait de tenir enfin ses engagements,—la poire est mûre, et nous allons la cueillir..... Tenez vous prêt...... Demain je vous présenterai.

—Demain, bien vrai!...... Je vous préviens, baron, que je ne veux plus, que je ne peux plus attendre.

—Si je vous ai fait marquer le pas pendant six semaines, mon cher Wladimir,—maintenant il appelait le comte Paloutine par son petit nom, car l'intimité entre les deux complices avait marché croissant,—si je vous ai laissé ronger, pendant si longtemps, votre frein avec fureur, c'est que cette épreuve était indispensable..... Si nous avions démasqué nos batteries trop tôt, le coup manquait...... Nos deux oiseaux auraient ressenti de la méfiance, et va te promener, en me rendant un matin aux Batignolles,—vous ne sauriez jamais, mon petit Wladimir, ce que vous me devez pour ces promenades matinales que j'ai en horreur,—j'eusse trouvé les deux oiselles nichées, et une fois parties, ni vu ni connu, je t'embrouille......

—Je l'aurais cherchée, trouvée au fond des enfers.

—Oui, ça se dit dans les opéras qu'elle chante, la chère mignonne.

—Je l'aurais enlevée!....

—Les grands moyens.... C'est très dangereux.... Il y a une certaine dame, nommée dame Police, qui a la terrible manie de fourrer le nez dans ces sortes d'affaires.... Et alors, elle vous pince et vous met au clou. Mon petit Wladimir, j'ai pour vous la véritable affection d'un père.... mais elle ne va pas jusqu'à la paille humide des cachots.... Dans ces endroits sombres, on dort très mal, et on mange, j'en suis certain, d'une façon exécrable.

—Mais enfin, où aura lieu la présentation?

—Dans la journée vous recevrez un mot. La saison est belle,—on était à la fin du printemps,—il fait une douce chaleur.... Nous nous rencontrerons, si vous le voulez bien, dans un restaurant des Champs-Elysées....Ce sera la chose du monde la plus simple, la plus naturelle et la plus commode.

—Prévenez-moi de bonne heure.... je vous en supplie.... Toute la nuit, la journée, jusqu'à ce que j'aie reçu le mot que vous me promettez, je serai sur des charbons ardents!

Le baron Andréa Cazérès avait jusque-là admirablement mené sa barque.

Restait le Rubicon, qui lui semblait,—si sûr de lui qu'il pût être,—effroyablement difficile à franchir.

Le misérable avait bien un plan.... un plan banal et simple s'il en fût,—ce sont ceux-là qui sont toujours les meilleurs;—mais au dernier moment ne pouvait-il pas rater?

Mais non, les choses marchèrent comme sur des roulettes.

Le baron prétexta d'un gain inespéré dans une affaire où, depuis longtemps, il était intéressé pour offrir une légère partie de plaisir aux deux pauvres recluses.

Il s'agissait d'aller entendre un chanteur excentrique à l'un des cafés-concerts des Champs Elysées.

Renée accepta avec une joie enfantine et dès lors sa mère se garda bien de refuser ce plaisir qui n'en était pas un pour elle-même,

Donc, on irait dîner au cabaret, et l'on entendrait le chanteur.

Renée ne connaissait rien de la vie. Elle en ignorait les joies comme les bonheurs. Depuis quelque temps, elle se sentait toute heureuse. L'existence de sa mère lui semblait assurée; son beau-père paraissait sincèrement amendé.

Elle se laissait donc aller à cet enchantement tout naturel pour une jeune fille, résultant d'un dîner fin au cabaret, dîner accompagné par une musique amusante.

Mais elle s'arrêta tout d'un coup, frappée au beau milieu de son plaisir.

Elle venait de sentir, fixés sur elle, les yeux brûlants du comte Paloutine.

Le comte dînait seul à une table voisine.

Renée devint très rouge; elle se disposait à se pencher vers sa mère pour l'avertir du voisinage du comte....

Le baron jugea le moment favorable, et brusquement engagea l'action.

—Tiens! quel heureux hasard!.... Ce cher comte!

Cette exclamation fut criée, comme si à cet instant il eût aperçu Paloutine.

Les deux hommes se saluaient et chaleureusement se pressaient les mains.

—Permettez-moi donc,—fit Andréa,—de vous présenter à ma femme et à ma belle-fille.

Le comte s'était approché de la table et saluait en s'inclinant profondément.

Pas un mot sur le passé, pas un geste. Le comte Paloutine se tenait le plus correctement du monde, en homme qui apercevait Renée et sa mère pour la première fois.

—Oh! mon cher comte,—continua Cazérès,—vous allez me faire le plaisir de prendre un verre de champagne avec nous....—Et s'adressant à Mme Cazérès: — Figurez-vous ma chère, que le comte Paloutine est de mes très grands amis.... Je l'ai connu aux meilleurs jours de ma fortune, et il ne m'a pas abandonné quand la série à la noire est venue me trouver.

Mme Cazérès avait eu le temps de se pencher à l'oreille du baron.

—Mon ami,—dit-elle précipitamment,—nous connaissons le comte Paloutine. Je vous expliquerai dans quelles circonstances.... Il a malheureusement poursuivi Renée d'assiduités.... inqualifiables et inconvenantes.

Le baron Cazérès fronça les sourcils d'une façon terrible.

—Ma chère, pardonnez-le moi, j'ai fait un malheureux impair, mais il est impossible de l'éviter pour le moment.... Mais tranquillisez-vous; si Paloutine, qui est un galant homme du reste, se permettait la moindre légèreté, il aurait affaire à moi, et je lui enverrais deux amis boutonnés jusqu'au menton, après quoi il se ferait administrer toujours par moi le plus joli coup d'épée du monde.... Par amitié pour votre mari, je vous supplie seulement di lui permettre de s'asseoir pendant quelques instants à notre table.... nous prendrons congé de lui sitôt que les convenances le permettront.

Le moyen de refuser! d'autant que le comte Paloutine avait déjà pris place, saluant et complimentant Mme Cazérès et sa fille avec une grâce et une aisance parfaites!

Il effleura la coupe de Rœderer, qui lui venait d'être servie, s'inclinant devant la baronne et sa fille, puis après quelques minutes durant lesquelles il tint d'une façon toute naturelle le dé de la conversation, il se leva et prit congé, reconduit avec force protestations amicales par Andréa, qui ne se tenait plus de joie.

Bien qu'elle voulût s'en défendre, Renée, aussi bien que sa mère, gardaient le cœur serré; elles ressentaient une gêne indéfinissable. N'était-ce pas un pressentiment de malheur?....

De cet incident du restaurant, il ne fut pas question entre la mère, Renée et Andréa Cazérès, et celui-ci continua, comme devant, ses longues visites à l'appartement des Batignolles pendant plusieurs jours encore.

Mais un matin Renée le vit arriver plus tôt encore que de coutume.

Il avait le visage radieux.

—Mon enfant, dit-il d'une voix que l'émotion entrecoupait,—il faut que je parle à votre chère mère.

Et il ajouta, penchant la tête avec un sourire attendri:

—Vous me remercierez bientôt...... Je me suis occupé de votre bonheur.

Mme Cazérès se montra aussitôt.

A un signe d'Andréa:

—Laisse-nous, ma chérie,—dit-elle à sa fille.

Et, toute pensive, Renée partit seule pour le Conservatoire.

Lorsqu'ils furent seuls, le baron débuta par un coup de tam-tam.

—Mon amie,—fit il,—vous avez devant vous le plus heureux des hommes.... Et vous-même!...... réjouissez-vous!

La pauvre femme porta la main à son cœur pour en supprimer les douloureuses palpitations....La joie a aussi ses angoisses.

Et puis les êtres qui ont toujours souffert ne peuvent croire au bonheur.

—Oui! réjouissez-vous, — continuait Andréa,—l'avenir de votre fille, et le vôtre également, sont à jamais assurés...... Renée!...... la comtesse Renée!...... Et bientôt la princesse Renée!...... Ah! chère amie, je puis réparer enfin tout le mal que je vous ai autrefois causé; c'est pourquoi vous voyez en moi, je vous le répète, le plus satisfait des mortels......

—Expliquez vous, je vous en prie,—balbutia Mme Cazérès.

L'explication fut prolixe. Andréa, dans son enthousiasme, racontait toute une longue histoire.

Le comte Wladimir Paloutine sortait de chez lui. Il était venu la trouver dès la première heure pour le supplier de tenter une démarche définitive auprès de la baronne Cazérès.

Il avait été évincé alors qu'il ne connaissait pas la vérité, à savoir que Mme de Vermont ne se nommait pas ainsi, mais qu'en réalité elle était mariée au meilleur de ses amis. Du reste, il n'avait pas eu le temps de s'expliquer, car ses intentions avaient été méconnues; toujours elles étaient restées pures.

Bref, il demandait la main de Renée, il brûlait de l'obtenir, et il serait le plus malheureux des hommes si la baronne Cazérès la lui refusait.

—Du reste, terminait Andréa,—Renée, et vous surtout vous ne pouvez refuser un parti aussi avantageux.

"Wladimir est de ses propres excessivement riche, mais il le sera bien plus encore à la mort de son oncle, le prince Démétrius Livachef dont il est l'unique héritier. Le prince Démétrius est excessivement vieux, et sa fortune est colossale.

Et, sans prendre le temps de respirer, le baron Andréa Cazérès entama toute la litanie des avantages innombrables que la baronne et lui allaient récolter de cette union inespérée.

Le comte Paloutine constituerait certainement un très important douaire à sa belle-mère, il ne pouvait faire moins.

Andréa reprendrait la vie commune avec Mme Cazérès, il l'avait bien mérité, n'est-ce pas?

Et alors ce serait une vie charmante! L'hiver à Nice, l'été dans les propriétés du comte Paloutine, tout à côté de Pétersbourg....

—J'adore mon gendre,—concluait-il en s'animant,—je l'aime comme si c'était mon propre fils.... tout comme j'adore cet amour de Renée.... Oui, en vérité, nous allons tous être parfaitement heureux, et ce bonheur sera mon œuvre!....

Il s'arrêta stupéfié.

L'émotion de Mme Cazérès s'était calmée.

Non! en vérité, l'union inespérée ne lui inspirait pas l'enthousiasme auquel le baron était en droit de s'attendre.

Elle se montrait même froide!.... triste surtout; la pensée sans doute de quitter bientôt Renée.

Alors, le baron reprit sa place dans son fauteuil, devint froid comme une notaire en fabrication de testament.

—Mon Dieu! ma chère amie,—reprit-il, d'un ton sec,—à votre mine désolée, je vois avec un profond regret que je me suis bien mal fait comprendre. Vous pensez à vous,—elle n'y songeait guère à cet instant, la malheureuse!—mais avant tout, il me semble que vous devriez songer à votre fille.

—Ah! c'est elle seule qui est en jeu,—s'écria dans un élan de cœur la pauvre mère.—Est ce que je compte, moi?

—Je ne vous comprends pas, alors,—poursuivit impitoyablement le baron,—je me vois donc forcé de vous rappeler que votre santé est déplorable.... Les médecins vous disent que pendant cent ans on peut vivre avec une maladie de cœur; mais vous êtes trop intelligente pour ne pas savoir que, au moment où vous vous y attendrez le moins, vous pouvez disparaître aussi.... Alors.... votre fille reste seule sur la terre.... avec moi pour tout soutien.

Un long frémissement agita tout le corps de Mme Cazérès.

Renée, abandonnée, sans fortune, sans appui, sans famille.... car Andréa!

—Mais je ne m'oppose nullement à cette union,—répliqua-t-elle d'une voix balbutiante,—oui, en réalité, c'est ce que l'on est convenu d'appeler un très beau parti.... Mais Renée,.... l'aime-t-elle?......

—Elle l'aimera. Pourquoi Renée n'aimerait-elle pas mon ami le comte Wladimir Paloutine.... Il est bien de sa personne, jeune encore, noble, riche.... Il a tout pour lui.... Le cœur de Renée est libre.... Je ne sache pas, ni vous non plus, ma chère amie, qu'elle ait un engagement de cœur.

—Renée est pure comme le premier des anges.... Le cœur de Renée n'a pas encore parlé......

—Tout est pour le mieux,—fit le baron, en laissant échapper un profond soupir.

—J'en ai eu une souleur!—murmura-t-il,—en voyant l'effarement de cette dinde,—c'est ainsi qu'*in petto* il traitait la baronne,—j'ai cru qu'il y avait quelque petite amourette ignorée sous roche.... Comme quoi, alors, nous étions flambés.

Puis tout haut:

—Je compte sur vous, ma chère amie, pour préparer Renée.... Il me faut une réponse favorable aujourd'hui même.... Vous devez comprendre que le comte Wladimir Paloutine n'est pas de ceux que l'on fait attendre.

Et sur ces mots, il quitta Mme Cazérès.

Lorsqu'il se trouva seul dans le fiacre qui l'avait amené, sa physionomie changea subitement, laissant transparaître tout le fond de sa pensée.

—Elle a vaguement de la méfiance,—gronda-t-il entre ses dents serrées,—faudra-t-il donc que je la brise? Non! je croyais qu'elle allait sauter sur Wladimir comme la misère sur le pauvre monde.... et c'est tout juste si elle ne l'a pas du premier coup refusé. Il faut cependant à tout prix que ce mariage se fasse, autrement je ne pourrais plus rien obtenir de cet imbécile de Wladimir.

C'est que pour venir à bout des résistances de Wladimir, il avait eu un mal énorme.

Celui-ci ne voulait à aucun prix épouser Renée de Ligneulles. Mais au moyen d'une stratégie savante, Andréa Cazérès en était arrivé à ses fins, attisant sans cesse la passion de sa dupe.

Et à bout de résistance, Wladimir s'était enfin décidé. Il épouserait Mlle de Ligneulles.

Après on verrait!....

Naturellement, dans cette "traite" d'une blanche, le baron Cazérès avait fortement trouvé son compte, le marché lui rapportait gros; il devait recevoir plus encore.

—Allons,—murmura t-il,—à l'autre... J'aurai sans doute moins de peine de ce côté.

Le fiacre stationna au coin du faubourg Poissonnière tandis qu'Andréa faisait les cent pas sur l'asphalte.

Bientôt Renée parut, son rouleau de musique à la main, sortant du Conservatoire.

Le baron marcha droit à elle.

—Ma chère enfant,—lui dit-il d'un ton très grave,—je viens d'avoir une conversation des plus pénibles avec votre chère mère.... Elle n'est vraiment pas raisonnable.... Et la vie n'est pas possible avec une telle sensibilité.... Je fais la part de ses nerfs, de l'incurable maladie dont elle souffre.... mais c'est réellement trop fort!.... Comment!.... Voilà le comte Wladimir Paloutine qui est amoureux de vous comme un fou.... Vous n'avez pas de dot!.... Le rêve de Wladimir est de faire de vous la comtesse Paloutine le plus tôt possible!...... Et votre mère hésite...... Et votre mère n'est pas transportée de joie à l'idée de cette union...... invraisemblable...... Mais songez donc, ma chère enfant, que,—je ne parle pas de vous.... je vous mets de côté,—songez donc à la santé de votre mère...... aux soins constants dont elle sera désormais l'objet..... Songez.....

Mon Dieu! Wladimir Paloutine n'était certainement pas le rêve de Renée......

Disons-le, ce Russe, chez lequel on flairait violemment le cosaque, lui inspirait même un vague effroi......

Seule dans la vie, elle eût certainement décliné l'offre tentante dont elle était en cet instant l'objet.

Mais le dénuement dans lequel se trouvait depuis si longtemps sa mère, les privations si nombreuses qu'elle avait subies pendant tant d'années la décidèrent à l'instant même et firent taire en son cœur ses répulsions instinctives.

Le baron, après un panégyrique enthousiaste du comte Wladimir Paloutine, se préparait à entamer un plaidoyer en règle en faveur de son client.

D'un geste bref, Renée l'arrêta:

—Monsieur,—jamais elle n'avait pu se décider à nommer autrement son beau-père,—monsieur, tout ce que vous pourriez ajouter maintenant est absolument inutile, ou tout au moins superflu. De ma part, vous pouvez annoncer au comte Paloutine que je suis décidée à l'épouser.... Ma décision est immuable, vous avez ma parole... Maintenant, je vous en prie, veuillez me ramener chez ma mère.

Lorsque Renée revint à l'appartement des Batignolles, elle trouva Mme Cazérès tout en larmes.

Elle-même se mit à sangloter sans dire un mot.

Et, alors, durant un long et douloureux silence, Mme Cazérès et sa fille demeurèrent enlacées.

Pendant ce temps, Andréa courait chez le comte Wladimir Paloutine.

Comme le disait élégamment le baron, l'affaire était dans le sac.

Mme Cazérès avait dit à son mari la vérité: le cœur de Renée était absolument libre. Renée ignorait l'amour.... jamais sa jeune âme n'y avait encore pensé......

La joie farouche de Wladimir Paloutine éclata comme une véritable tempête lorsque le baron Cazérès vint lui annoncer qu'il était définitivement agréé.

Dès le soir même, il se présenta chez Mme Cazérès.

Renée, tandis que le comte Wladimir Paloutine s'inclinait devant elle, Renée lui tendit la main.

—Monsieur le comte,—dit-elle de sa voix grave, vibrante comme une lyre,—je porterai votre nom, je vous aimerai de tout mon cœur et je serai une honnête femme.

Le mariage se fit six semaines plus tard.

Jamais l'église Sainte-Marie-des-Batignolles n'avait été à pareille fête.

Tous les clubmen, les élégantes, les sportsmen de Paris vivant et viveur se pressaient dans la nef trop étroite.

La fiancée fut déclarée charmante, adorable, bien qu'un peu grave,—d'aucuns déclaraient: un peu triste.

Le soir même, Renée disait adieu à sa mère.

Ce fut pour celle-ci un effroyable déchirement de cœur.

Le baron Cazérès s'évertuait. Il exultait et se montrait rajeuni de dix ans.

—Baronne! baronne!—répétait-il,—le bonheur de ces enfants me rend complètement fou.

Pour Wladimir, il se montrait empressé auprès de sa belle-mère, il lui rappelait à tout instant que la séparation qui lui déchirait le cœur n'était que momentanée, que bientôt elle viendrait rejoindre sa fille en Russie, dans la propriété même que Wladimir allait habiter avec sa jeune femme durant leur lune de miel.

Le comte et la comtesse Paloutine prenaient le train gare Saint-Lazare.

Lorsque l'express se fut mis en marche, emportant les nouveaux mariés, Mme Cazérès demeura immobile à la même place, indifférente à ce qui se passait autour d'elle, abîmée dans sa douleur.

Elle ne fit nullement attention à la voix railleuse d'Andréa qui la saluait en lui disant:

—Baronne, je vous quitte, les émotions de cette journée m'ont brisé.... Je vous laisse la voiture qui nous a amenés, j'en prendrai une autre.

Et leste, pimpant, le chapeau sur l'oreille, le baron se retira.

Vraiment, il en avait assez, il n'y tenait plus....

—On ne dira pas,—murmurait-il en regagnant prestement son cercle, où il entamait une banque intense,—on ne dira pas que je n'ai pas bien fait les choses...... On n'a pas le plus petit reproche à m'adresser......

En grande rade, sous pression, le Yacht d'Ebène se tenait prêt à partir, mouillé sur une seule ancre devant les rochers de Pourville.

—Où me conduisez-vous?—avait timidement demandé Renée à son mari, alors qu'elle s'était rendu compte que, passé Amiens, ils se dirigeaient vers Dieppe.

—C'est une surprise que je vous ménageais, répliqua galamment Wladimir,—je n'ai pas voulu vous laisser enfermée pendant plusieurs jours dans une caisse de wagon......Mon yacht nous attend à Pourville......nous voyagerons d'une façon plus agréable.......je l'ai pensé ainsi.

Renée remercia avec effusion son mari de la délicatesse de cette attention.

Wladimir lui faisait toujours peur, mais elle se raisonnait, elle se roidissait contre cette impression.

N'était-elle pas à lui!.... Ne lui appartenait-elle pas!.... N'était-elle pas sa femme?.... N'était-elle pas à lui, pour toute sa vie.... jusqu'à sa mort!

Depuis le moment où, donnant sa parole à Andréa, elle s'était décidée à devenir la comtesse Paloutine, elle avait consciencieusement agi.

Tous ses efforts, elle les avait concentrés pour aimer Wladimir de tout son cœur.

Et pour lui prouver combien elle entendait être sienne, elle aussi lui avait préparé la plus délicate des surprises.

Dès le lendemain de ses fiançailles, en secret, avec une fébrile énergie, une ténacité infatigable, elle s'était mise à apprendre le russe, se levant avant le jour étudier et travailler jusqu'à ce que la vie reprit son cours ordinaire.

En six semaines, elle avait fait les progrès les plus rapides;—on ne peut croire les prodiges qu'engendrent la force et la volonté.

Il faut bien reconnaître aussi que Renée était une intelligence supérieure, que sa mère avait de bonne heure donné tous ses soins à l'éducation parachevée de sa fille, que Renée parlait l'anglais, l'allemand, l'italien, tout aussi couramment que le français même, et que l'étude du russe, quelque ardue, quelque difficile qu'elle pût être, était singulièrement aplanie par ce spécial don de polyglottisme, qui appartient à certaines natures privilégiées, et que la belle Renée possédait au plus haut point.

Ainsi, au bout de six semaines, elle aurait pu, non seulement lire aisément le russe sans le secours d'un dictionnaire, mais encore soutenir sans effort une conversation courante. Sans doute de nombreuses incorrections lui seraient encore échappées; mais enfin elle aurait compris, elle aurait surtout aisément entendu une conversation tenue à-côté d'elle.

Jusqu'au moment où elle demeura auprès de sa mère, Renée avait soigneusement caché ce secret à tous les yeux. Ni Andréa, ni tout autre n'en connaissait le premier mot.